

L'inconscient de Lipps à Freud

L'inconscient de Lipps à Freud

Anne Durand

*L'inconscient
de Lipps à Freud*

Figures de la transmission

Préface de Christian Vasseur

The logo for Érès, featuring a stylized lowercase 'é' with a vertical line through it, followed by the lowercase letters 'rès'.

Extrait de la publication

Anne Durand

*L'inconscient
de Lipps à Freud*

Figures de la transmission

Préface de Christian Vasseur

The logo for Érès, featuring a stylized lowercase 'é' with a vertical line through it, followed by the lowercase letters 'rès'.

Extrait de la publication

Avertissement au lecteur :
Dans le texte, les références entre parenthèses renvoient à
la bibliographie en fin d'ouvrage. Les notes concernant
Freud ont été conservées ; une chronologie des œuvres
de Freud traduites en français est placée après la bibliographie.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2082-6
Première édition © Éditions érès, 2003
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Avertissement au lecteur :
Dans le texte, les références entre parenthèses renvoient à
la bibliographie en fin d'ouvrage. Les notes concernant
Freud ont été conservées ; une chronologie des œuvres
de Freud traduites en français est placée après la bibliographie.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2082-6
Première édition © Éditions érès, 2003
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

Préface	9
Préambule : « Une voix s'élève »	13
FREUD, LECTEUR DE LIPPS...	
Une fidèle infidélité	23
Tu me demandes qui est Lipps... ..	31
De Lipps à Freud : figures de la transmission	45
Les lettres à Fliess : du rêve au symptôme	55
L'INCONSCIENT, UNE HYPOTHÈSE SUBVERSIVE ?	
Avenir... ou déclin d'une illusion ?	71
L'inconscient et l'Achéron, fleuves des enfers.....	79
Freud et la Grèce antique :	
« certains parallèles imprévus »	87
L'inconscient, cheval de Troie du positivisme	95
L'INCONSCIENT ET LES PRATIQUES	
L'inconscient, instrument critique de notre modernité ?	113
L'inconscient et la clinique	121
Les inconscients de la psychanalyse, ou « la nouvelle barbarie »	131
Bibliographie	139
Chronologie des œuvres de Freud traduites en français	143

Table des matières

Préface	9
Préambule : « Une voix s'élève »	13
FREUD, LECTEUR DE LIPPS...	
Une fidèle infidélité	23
Tu me demandes qui est Lipps... ..	31
De Lipps à Freud : figures de la transmission	45
Les lettres à Fliess : du rêve au symptôme	55
L'INCONSCIENT, UNE HYPOTHÈSE SUBVERSIVE ?	
Avenir... ou déclin d'une illusion ?	71
L'inconscient et l'Achéron, fleuves des enfers.....	79
Freud et la Grèce antique :	
« certains parallèles imprévus »	87
L'inconscient, cheval de Troie du positivisme	95
L'INCONSCIENT ET LES PRATIQUES	
L'inconscient, instrument critique de notre modernité ?	113
L'inconscient et la clinique	121
Les inconscients de la psychanalyse, ou « la nouvelle barbarie »	131
Bibliographie	139
Chronologie des œuvres de Freud traduites en français	143

*Au Dr Jacques Durand, mon mari, pour son aide,
à Anna et Thomas, mes enfants,
à tous ceux qui, de ce texte, ont permis l'écriture,
présents ou absents.*

*Au Dr Jacques Durand, mon mari, pour son aide,
à Anna et Thomas, mes enfants,
à tous ceux qui, de ce texte, ont permis l'écriture,
présents ou absents.*

Préface

À Paul Federn qui lui propose une biographie dans laquelle il apparaît comme un héros romantique, conquistador solitaire et tragique de la découverte de l'inconscient, Freud dit : « Le bonhomme est un peu plus compliqué que cela. Quand vous pensez à moi, pensez à Rembrandt ; un peu de lumière et beaucoup d'ombre. »

Plus tard il écrira : « La psychanalyse n'a pas jailli du rocher ni n'est tombée du ciel : elle se rattache à quelque chose qu'elle prolonge, elle part d'incitations qu'elle retrouve. »

Un peu de lumière et beaucoup d'ombre !

Nous pouvons imaginer Freud médecin pensant à la Leçon d'anatomie de Rembrandt ; mais Freud psychanalyste devait plutôt rêver à La ronde de nuit.

Au centre de ce tableau apparaît hiératique et comme détaché le visage vivement éclairé de l'officier de ronde ; à côté de lui, ses soldats ; autour, une foule se fondant dans la pénombre qui s'épaissit jusqu'à effacer tout contour. Et, pris dans le même rayon lumineux, une main de petite fille accroupie, jouant à même le sol sans se préoccuper ni de l'officier, ni des soldats, ni de la foule. Le génie du tableau est dans l'assemblage de tous les éléments de vie de cette ronde de nuit, où le jeu de lumière et d'ombre va produire son émotion esthétique, effets de sens inconscients.

C'est dans une ronde dans la nuit des origines de la psychanalyse qu'Anne Durand nous conduit. Elle le fait comme historienne, philosophe, psychanalyste et médecin psychiatre engagée. Avec Theodor Lipps qu'elle sort de l'ombre, elle nous propose une trouvaille en soi ; mais aussi importante, sinon plus, va être la manière dont elle la dégage de sa gangue, la travaille, l'interprète.

Pour un psychanalyste, la lecture et la relecture de l'histoire de la psychanalyse et de ses histoires sont, dans l'après-coup de sa propre psychanalyse, presque une cure. En redonnant épaisseur, profondeur et opacité aux concepts, aux discours, aux personnes qui la fondent, le travail de l'histoire détourne la pensée vive de ses raccourcis tentateurs et réducteurs : dogmatisme, idéologisation, fétichisation.

Préface

À Paul Federn qui lui propose une biographie dans laquelle il apparaît comme un héros romantique, conquistador solitaire et tragique de la découverte de l'inconscient, Freud dit : « Le bonhomme est un peu plus compliqué que cela. Quand vous pensez à moi, pensez à Rembrandt ; un peu de lumière et beaucoup d'ombre. »

Plus tard il écrira : « La psychanalyse n'a pas jailli du rocher ni n'est tombée du ciel : elle se rattache à quelque chose qu'elle prolonge, elle part d'incitations qu'elle retrouve. »

Un peu de lumière et beaucoup d'ombre !

Nous pouvons imaginer Freud médecin pensant à la Leçon d'anatomie de Rembrandt ; mais Freud psychanalyste devait plutôt rêver à La ronde de nuit.

Au centre de ce tableau apparaît hiératique et comme détaché le visage vivement éclairé de l'officier de ronde ; à côté de lui, ses soldats ; autour, une foule se fondant dans la pénombre qui s'épaissit jusqu'à effacer tout contour. Et, pris dans le même rayon lumineux, une main de petite fille accroupie, jouant à même le sol sans se préoccuper ni de l'officier, ni des soldats, ni de la foule. Le génie du tableau est dans l'assemblage de tous les éléments de vie de cette ronde de nuit, où le jeu de lumière et d'ombre va produire son émotion esthétique, effets de sens inconscients.

C'est dans une ronde dans la nuit des origines de la psychanalyse qu'Anne Durand nous conduit. Elle le fait comme historienne, philosophe, psychanalyste et médecin psychiatre engagée. Avec Theodor Lipps qu'elle sort de l'ombre, elle nous propose une trouvaille en soi ; mais aussi importante, sinon plus, va être la manière dont elle la dégage de sa gangue, la travaille, l'interprète.

Pour un psychanalyste, la lecture et la relecture de l'histoire de la psychanalyse et de ses histoires sont, dans l'après-coup de sa propre psychanalyse, presque une cure. En redonnant épaisseur, profondeur et opacité aux concepts, aux discours, aux personnes qui la fondent, le travail de l'histoire détourne la pensée vive de ses raccourcis tentateurs et réducteurs : dogmatisme, idéologisation, fétichisation.

Mais l'histoire peut être aussi le lieu de ces avatars qui attaquent l'esprit même de la psychanalyse, sa fonction subjectivante. En effet, à l'égal des familles où les membres ont du mal à s'individuer, l'histoire commune (c'est-à-dire son interprétation) devient l'écran, voire la cause de tout accomplissement personnel. Sa répétition prend l'allure d'interminables récriminations où la contestation, voire la plainte incantatoire, tient lieu d'affirmation.

La soumission à l'histoire prend le même sens : l'évacuation du conflit interne. Érigée en dogme fondateur et en vérité vraie, l'histoire ouvre aux guerres de religion de la psychanalyse dont les effets et les impasses se transmettent par les divans et où les causes se perdent dans ces collusions inconscientes qui fondent les chapelles où prient, dans le même déni de souffrance de transfert non liquidé, idéologues et idolâtres.

Alors, l'histoire de la psychanalyse serait-elle un domaine trop sensible pour être confié à des psychanalystes ?

Ce n'est pas du tout ce qui se dégage de la lecture du présent essai. L'historique est traité avec une réserve prudente et l'approche structurale est privilégiée. Theodor Lipps a précédé Freud de seize ans, dans la reconnaissance et l'affirmation de l'inconscient comme fondement de la psyché. Anne Durand propose l'idée que Lipps – que Freud a travaillé très sérieusement en 1898, comme il en témoigne dans ses lettres à Fliess et dans la *Traumdeutung* (L'interprétation des rêves) – a donné à ce dernier le cadre scientifique positiviste de l'inconscient où il inscrira ses contenus issus de sa clinique, de ses intuitions, et de leur élaboration permanente.

En effet, face à l'illusion positiviste de la connaissance de l'inconscient des psychologues et des psychiatres à la recherche du fait primordial, psychopathologique, il a placé la relation d'inconscient à l'origine des processus de pensée. Dans sa première compréhension de l'appareil psychique, l'inconscient est le lieu des conflits refoulés, structurés par l'Œdipe. Les rêves et les symptômes sont des surgeons à interpréter par l'association libre. Ainsi, pour le rêve, ce sont les pensées du rêve – et non le contenu – qui contiennent le désir inconscient « comme dans une eau-mère ».

Plus tard, avec la deuxième topique, le ça pulsionnel devient le lieu abyssal de l'Inconscient.

Enfin, et comme si cela ne suffisait pas pour se protéger de toute dérive objectivante ou réifiante, il donne l'interprétation du psychanalyste comme une construction/ reconstruction ; à deux. Dans l'analyse, le transfert est moteur du processus de découverte des liens inconscients ; mais en appui sur le contre-transfert. La cure est devenue un lieu où transitent et se mêlent dans un trouvé-crée singulier de nouvelles significations (à la fin de son travail, Anne Durand donne des exemples cliniques très convaincants sur cet esprit de sa pratique).

Le pas-de-côté (c'est-à-dire l'interprétation) introduit par Freud dans la pensée médicale et la psychologie libère la souffrance psychique d'une capture biomédicale qui en déniait le sens et son impossible maîtrise par des théories à fonction scientifique, des fétiches, des bouche-trous.

Mais l'histoire peut être aussi le lieu de ces avatars qui attaquent l'esprit même de la psychanalyse, sa fonction subjectivante. En effet, à l'égal des familles où les membres ont du mal à s'individuer, l'histoire commune (c'est-à-dire son interprétation) devient l'écran, voire la cause de tout accomplissement personnel. Sa répétition prend l'allure d'interminables récriminations où la contestation, voire la plainte incantatoire, tient lieu d'affirmation.

La soumission à l'histoire prend le même sens : l'évacuation du conflit interne. Érigée en dogme fondateur et en vérité vraie, l'histoire ouvre aux guerres de religion de la psychanalyse dont les effets et les impasses se transmettent par les divans et où les causes se perdent dans ces collusions inconscientes qui fondent les chapelles où prient, dans le même déni de souffrance de transfert non liquidé, idéologues et idolâtres.

Alors, l'histoire de la psychanalyse serait-elle un domaine trop sensible pour être confié à des psychanalystes ?

Ce n'est pas du tout ce qui se dégage de la lecture du présent essai. L'historique est traité avec une réserve prudente et l'approche structurale est privilégiée. Theodor Lipps a précédé Freud de seize ans, dans la reconnaissance et l'affirmation de l'inconscient comme fondement de la psyché. Anne Durand propose l'idée que Lipps – que Freud a travaillé très sérieusement en 1898, comme il en témoigne dans ses lettres à Fliess et dans la *Traumdeutung* (L'interprétation des rêves) – a donné à ce dernier le cadre scientifique positiviste de l'inconscient où il inscrira ses contenus issus de sa clinique, de ses intuitions, et de leur élaboration permanente.

En effet, face à l'illusion positiviste de la connaissance de l'inconscient des psychologues et des psychiatres à la recherche du fait primordial, psychopathologique, il a placé la relation d'inconscient à l'origine des processus de pensée. Dans sa première compréhension de l'appareil psychique, l'inconscient est le lieu des conflits refoulés, structurés par l'Œdipe. Les rêves et les symptômes sont des chirurgiens à interpréter par l'association libre. Ainsi, pour le rêve, ce sont les pensées du rêve – et non le contenu – qui contiennent le désir inconscient « comme dans une eau-mère ».

Plus tard, avec la deuxième topique, le ça pulsionnel devient le lieu abyssal de l'Inconscient.

Enfin, et comme si cela ne suffisait pas pour se protéger de toute dérive objectivante ou réifiante, il donne l'interprétation du psychanalyste comme une construction/ reconstruction ; à deux. Dans l'analyse, le transfert est moteur du processus de découverte des liens inconscients ; mais en appui sur le contre-transfert. La cure est devenue un lieu où transitent et se mêlent dans un trouvé-crée singulier de nouvelles significations (à la fin de son travail, Anne Durand donne des exemples cliniques très convaincants sur cet esprit de sa pratique).

Le pas-de-côté (c'est-à-dire l'interprétation) introduit par Freud dans la pensée médicale et la psychologie libère la souffrance psychique d'une capture biomédicale qui en déniait le sens et son impossible maîtrise par des théories à fonction scientifique, des fétiches, des bouche-trous.

Là, la philosophe Anne Durand donne toute sa clarté, sa rigueur et sa connaissance des concepts, leur histoire et les mouvements d'idées dont ils sont issus, pour rendre claires, presque palpables, les abstractions les plus hermétiques ; une vraie leçon !

Mais l'approche philosophico-structurale du concept d'Inconscient lipppo-freudien ne méconnaît l'histoire qui la justifie : les événements de vie. C'est peut-être au plus « bouleversant » de l'auto-analyse que Sigmund Freud rencontre les « fortes paroles » de Theodor Lipps. Il ne peut pas se rendre au congrès de psychologie à Munich, en août 1896, pour les entendre ; son père est trop malade et va mourir le 23 octobre.

Le 23 octobre de l'année suivante, 1897, pour la première fois depuis le début de leur amitié et de leurs travaux, Freud ne souhaite pas son anniversaire à Fliess. Il s'en excuse le lendemain, tout en reconnaissant qu'il y a bien pensé mais que, de surcroît, il ne peut pas expliquer ce manquement. Certes, c'est le jour anniversaire de la mort de son père et la fin du Kaddish que cet incroyant affirmé avait transgressé, un an plus tôt, en allant se faire couper cheveux et barbe, le jour de l'enterrement, et en arrivant en retard à la cérémonie. Cet acte manqué marque une période de très grands bouleversements dans les élaborations théoriques de Freud. Ils sont directement en lien avec son auto-analyse accélérée par le deuil et où il est devenu – dans sa recherche – celui « qui me préoccupe le plus ».

Développées, en germe et éparses, scandées par les poussées successives de son activité créatrice, ses découvertes se retrouveront toutes dans l'édification du corpus analytique.

Dans le même temps, des remaniements profonds s'opèrent sur fond de renonciation. En septembre, il renonce à sa *Neurotica*, la théorie de la séduction sexuelle avec laquelle il espérait expliquer la pathologie mentale, une sorte de fait primordial de la psychopathologie.

Les « réalités endopsychiques », les fantasmes retiennent toute son attention. Ainsi l'espace interne s'autonomise, les incitations internes et externes ne lui parviennent qu'après transformation, métaphorisation, subjectivation.

Ce mouvement mutatif dans la théorie est l'effet de celui qui s'est opéré dans l'appareil psychique de Freud. Il se double d'un second qui lui est totalement lié, le décollement radical de la théorisation de Freud de ses derniers appuis biologiques. Contrairement à ce qu'il écrivait à Fliess en début d'année, il ne rêve plus « de planter la colonne » de sa nouvelle science sur son socle : le biologisme romantique de Fliess. Dès juin et sans qu'il puisse s'en expliquer, il évite de lui raconter sa découverte. Il se protège même de la montrer. Il s'est « tourné » complètement vers la psychologie et, dans ses lettres, il évoque « les beautés » qu'il découvre dans son cheminement », mais ne dit pas lesquelles. Quelques semaines plus tard, il se plaint de ne pas pouvoir gagner sa vie en se consacrant uniquement à l'interprétation des rêves. De Doktor à Deuter, de Docteur à Interprète, Sigmund Freud a accompli une révolution interne et s'est trouvé /créé de nouveaux appuis.

Là, la philosophe Anne Durand donne toute sa clarté, sa rigueur et sa connaissance des concepts, leur histoire et les mouvements d'idées dont ils sont issus, pour rendre claires, presque palpables, les abstractions les plus hermétiques ; une vraie leçon !

Mais l'approche philosophico-structurale du concept d'Inconscient lipppo-freudien ne méconnaît l'histoire qui la justifie : les événements de vie. C'est peut-être au plus « bouleversant » de l'auto-analyse que Sigmund Freud rencontre les « fortes paroles » de Theodor Lipps. Il ne peut pas se rendre au congrès de psychologie à Munich, en août 1896, pour les entendre ; son père est trop malade et va mourir le 23 octobre.

Le 23 octobre de l'année suivante, 1897, pour la première fois depuis le début de leur amitié et de leurs travaux, Freud ne souhaite pas son anniversaire à Fliess. Il s'en excuse le lendemain, tout en reconnaissant qu'il y a bien pensé mais que, de surcroît, il ne peut pas expliquer ce manquement. Certes, c'est le jour anniversaire de la mort de son père et la fin du Kaddish que cet incroyant affirmé avait transgressé, un an plus tôt, en allant se faire couper cheveux et barbe, le jour de l'enterrement, et en arrivant en retard à la cérémonie. Cet acte manqué marque une période de très grands bouleversements dans les élaborations théoriques de Freud. Ils sont directement en lien avec son auto-analyse accélérée par le deuil et où il est devenu – dans sa recherche – celui « qui me préoccupe le plus ».

Développées, en germe et éparées, scandées par les poussées successives de son activité créatrice, ses découvertes se retrouveront toutes dans l'édification du corpus analytique.

Dans le même temps, des remaniements profonds s'opèrent sur fond de renonciation. En septembre, il renonce à sa Neurotica, la théorie de la séduction sexuelle avec laquelle il espérait expliquer la pathologie mentale, une sorte de fait primordial de la psychopathologie.

Les « réalités endopsychiques », les fantasmes retiennent toute son attention. Ainsi l'espace interne s'autonomise, les incitations internes et externes ne lui parviennent qu'après transformation, métaphorisation, subjectivation.

Ce mouvement mutatif dans la théorie est l'effet de celui qui s'est opéré dans l'appareil psychique de Freud. Il se double d'un second qui lui est totalement lié, le décollement radical de la théorisation de Freud de ses derniers appuis biologiques. Contrairement à ce qu'il écrivait à Fliess en début d'année, il ne rêve plus « de planter la colonne » de sa nouvelle science sur son socle : le biologisme romantique de Fliess. Dès juin et sans qu'il puisse s'en expliquer, il évite de lui raconter sa découverte. Il se protège même de la montrer. Il s'est « tourné » complètement vers la psychologie et, dans ses lettres, il évoque « les beautés » qu'il découvre dans son cheminement », mais ne dit pas lesquelles. Quelques semaines plus tard, il se plaint de ne pas pouvoir gagner sa vie en se consacrant uniquement à l'interprétation des rêves. De Doktor à Deuter, de Docteur à Interprète, Sigmund Freud a accompli une révolution interne et s'est trouvé /créé de nouveaux appuis.

L'oubli de souhaiter l'anniversaire de Fliess prend là son sens d'acte manqué. C'est autour certainement (pendant, peut-être ?) de ce temps de grand bouleversement interne qu'Anne Durand situe la rencontre entre le cadre de l'inconscient très fermement défini par Lipps et les géniales intuitions de Freud.

Les conflits d'antériorité des découvertes pouvaient éventuellement surgir là. Or, Anne Durand montre bien qu'aucun élément de réalité ne permet d'assurer qu'avant 1898, Freud ait lu Lipps.

Et même si !... Le processus à l'œuvre en lui était autonome, il avait sa logique interne, ses moteurs plus obscurs et plus puissants, comme la suite l'a montré. Par contre, nous devons entendre Freud lorsqu'il reconnaît son intérêt et son admiration ambivalente pour l'apport de Lipps, et l'entendre encore lorsque, dans ses dernières lignes quarante ans après, il le cite.

Une création géniale suit des itinéraires complexes, obscurs, toujours mêlés, qui génèrent chez l'auteur une inquiétante étrangeté, source d'angoisse d'expropriation, de crainte de vol de pensée. C'est avec beaucoup de justesse de ton, d'élégance et de tendre attention qu'Anne Durand propose son éclairage sur l'enfance de la psychanalyse.

Un mot encore sur sa rencontre, celle d'Anne Durand avec Lipps ; le père de la méthode associative en aurait souri ! Alors en conflit avec un de ses proches sur l'intérêt d'Internet, elle le met au défi de « trouver quelque chose » sur Theodor Lipps dont elle vient de lire le nom dans la dernière conférence de Freud, à Londres, en 1938. La recherche est alors lancée sur la toile du Web. C'est de là que nous vient le présent essai qui, transmission réussie, récurrences transgénérationnelles obligeant, ressemble à un coup de maître, ou, encore, un coup du Vieux Maître de Vienne !

Christian Vasseur

L'oubli de souhaiter l'anniversaire de Fliess prend là son sens d'acte manqué. C'est autour certainement (pendant, peut-être ?) de ce temps de grand bouleversement interne qu'Anne Durand situe la rencontre entre le cadre de l'inconscient très fermement défini par Lipps et les géniales intuitions de Freud.

Les conflits d'antériorité des découvertes pouvaient éventuellement surgir là. Or, Anne Durand montre bien qu'aucun élément de réalité ne permet d'assurer qu'avant 1898, Freud ait lu Lipps.

Et même si !... Le processus à l'œuvre en lui était autonome, il avait sa logique interne, ses moteurs plus obscurs et plus puissants, comme la suite l'a montré. Par contre, nous devons entendre Freud lorsqu'il reconnaît son intérêt et son admiration ambivalente pour l'apport de Lipps, et l'entendre encore lorsque, dans ses dernières lignes quarante ans après, il le cite.

Une création géniale suit des itinéraires complexes, obscurs, toujours mêlés, qui génèrent chez l'auteur une inquiétante étrangeté, source d'angoisse d'expropriation, de crainte de vol de pensée. C'est avec beaucoup de justesse de ton, d'élégance et de tendre attention qu'Anne Durand propose son éclairage sur l'enfance de la psychanalyse.

Un mot encore sur sa rencontre, celle d'Anne Durand avec Lipps ; le père de la méthode associative en aurait souri ! Alors en conflit avec un de ses proches sur l'intérêt d'Internet, elle le met au défi de « trouver quelque chose » sur Theodor Lipps dont elle vient de lire le nom dans la dernière conférence de Freud, à Londres, en 1938. La recherche est alors lancée sur la toile du Web. C'est de là que nous vient le présent essai qui, transmission réussie, récurrences transgénérationnelles obligent, ressemble à un coup de maître, ou, encore, un coup du Vieux Maître de Vienne !

Christian Vasseur

Préambule : « Une voix s'élève »

Une voix s'élève, après qu'une autre s'est tue. C'est celle d'un homme. Il est seul devant une assemblée. Il parle d'un ton ferme, avec clarté. Son argumentation est serrée. Ce jour-là, il réaffirme que « l'inconscient est "la" question de la psychologie » et qu'il n'est pas de définition possible du psychisme sans l'inconscient. Il développe de nouveau sa conception déjà très structurée du fonctionnement psychique, présentée dans ses premiers ouvrages quinze ans auparavant : selon lui, l'inconscient fonctionne avec des « sensations et des représentations inconscientes » qui sont « latentes » mais « agissantes » dans la psyché. Il a de l'inconscient une vision « énergétique » et « dynamique ». Ses phrases sûres traduisent les convictions qui sont les siennes. Il tente de les faire partager à l'auditoire nombreux venu l'écouter. Défenseur d'une « psychologie scientifique », il affirme qu'il n'est plus possible d'assimiler « conscient et psychique », et ajoute : « Renoncer à l'inconscient en psychologie, c'est renoncer à la psychologie. »

Enfin, il est convaincu de la nécessité de donner une « autonomie » à la psychologie, et de l'affranchir notamment du physiologique, en se gardant de faire des ponts simplistes entre les deux disciplines, « erreurs de jeunesse que la psychologie doit surmonter ». Il termine, très applaudi, en prévoyant que l'avenir de sa discipline dépendra de sa capacité à devenir autonome et à tracer ses propres voies.

La scène se passe au XIX^e siècle, *cet homme n'est pas S. Freud comme on aurait pu le penser. Il s'agit de Theodor Lipps*, un psychologue allemand dont le nom n'est guère mentionné dans les histoires de l'inconscient, et pourtant, sa communication au congrès de psychologie de Munich qui se déroule du 4 au 7 août 1896, s'intitule : « Le concept d'inconscient en psychologie » (Lipps, 1897). Elle fut, dit-on, très remarquée. Freud lui-même la mentionne en note de bas de page du

Préambule : « Une voix s'élève »

Une voix s'élève, après qu'une autre s'est tue. C'est celle d'un homme. Il est seul devant une assemblée. Il parle d'un ton ferme, avec clarté. Son argumentation est serrée. Ce jour-là, il réaffirme que « l'inconscient est "la" question de la psychologie » et qu'il n'est pas de définition possible du psychisme sans l'inconscient. Il développe de nouveau sa conception déjà très structurée du fonctionnement psychique, présentée dans ses premiers ouvrages quinze ans auparavant : selon lui, l'inconscient fonctionne avec des « sensations et des représentations inconscientes » qui sont « latentes » mais « agissantes » dans la psyché. Il a de l'inconscient une vision « énergétique » et « dynamique ». Ses phrases sûres traduisent les convictions qui sont les siennes. Il tente de les faire partager à l'auditoire nombreux venu l'écouter. Défenseur d'une « psychologie scientifique », il affirme qu'il n'est plus possible d'assimiler « conscient et psychique », et ajoute : « Renoncer à l'inconscient en psychologie, c'est renoncer à la psychologie. »

Enfin, il est convaincu de la nécessité de donner une « autonomie » à la psychologie, et de l'affranchir notamment du physiologique, en se gardant de faire des ponts simplistes entre les deux disciplines, « erreurs de jeunesse que la psychologie doit surmonter ». Il termine, très applaudi, en prévoyant que l'avenir de sa discipline dépendra de sa capacité à devenir autonome et à tracer ses propres voies.

La scène se passe au XIX^e siècle, *cet homme n'est pas S. Freud comme on aurait pu le penser. Il s'agit de Theodor Lipps*, un psychologue allemand dont le nom n'est guère mentionné dans les histoires de l'inconscient, et pourtant, sa communication au congrès de psychologie de Munich qui se déroule du 4 au 7 août 1896, s'intitule : « Le concept d'inconscient en psychologie » (Lipps, 1897). Elle fut, dit-on, très remarquée. Freud lui-même la mentionne en note de bas de page du

Livre des rêves. Il qualifie l'allocution de Lipps de « fortes paroles » dans son chapitre VII¹.

Pendant plusieurs années, les écrits de Lipps – précédant ceux de Freud de plus de quinze ans – inspirent les textes de Freud où ils sont cités : notamment dans les lettres qu'il écrit à Fliess l'été 1898², dans *Le livre des rêves* ou encore dans *Les mots d'esprit et leur rapport avec l'inconscient*³. Au début, le nom de Lipps est mentionné, puis ne l'est plus. Freud pourtant continue, comme dans sa *Métapsychologie*⁴, ou dans son *Introduction à la psychanalyse*⁵, à s'en tenir à l'argumentation de Lipps lors de cette fameuse conférence d'août 1896, mais il reprend ses propos à son propre compte et ne cite plus leur auteur.

Quarante ans d'oubli s'ensuivent. Et pourtant, au seuil de la mort, Freud fait retour sur son œuvre et semble davantage préoccupé de citer ses sources⁶. Il dit – effet de sa « cryptomnésie » – avoir pris chez les Grecs, les présocratiques et plus précisément chez Empédocle, le doublet « Éros-Thanatos » qui, à partir de 1920, réorganise sa conceptualisation autour de la pulsion de mort, invalidant en partie les théorisations précédentes. Il se souvient aussi de Lipps qui, souligne Freud, le premier a théorisé l'inconscient, avant que la psychanalyse – selon ses mots – ne « s'en empare ».

De nombreuses polémiques ont été soulevées concernant l'origine du concept et l'attribution de sa paternité, et si nous les mentionnons ici, elles ne constituent pas l'essentiel de notre propos.

C'est ainsi, par exemple, qu'en août 1938, un an avant la mort de Freud, son disciple Jones (Roudinesco, 1994, p. 472) dément publiquement l'idée selon laquelle elle reviendrait au maître français Charcot. Il affirme au XV^e congrès de Paris que « la découverte de l'inconscient fut préparée en terrain français mais fut faite ailleurs ».

De la même manière, le 30 septembre 1939, moins d'une semaine après la mort de Freud (Roudinesco, 1994, p. 437), c'est au célèbre psychologue Janet qu'il est fait référence comme père de l'inconscient. On peut lire en effet dans les *Nouvelles littéraires* datées de ce jour-là : « Peu avant la publication des premiers travaux de Freud, le grand psychologue Pierre Janet avait soutenu sa thèse célèbre "l'automatisme psychologique" ». Mais si Freud n'a en aucune façon découvert l'inconscient, continue le magazine, il a découvert un procédé entièrement nouveau pour l'explorer : la méthode associative. »

Pourtant, c'est d'un autre père que se réclame Freud lui-même et qui n'a pratiquement pas été pris en compte dans les nombreuses histoires de l'inconscient

1. S. Freud, *Die Traumdeutung* (*L'interprétation des rêves*), 1900, PUF, 1967.

2. S. Freud, « Lettres à Fliess », dans *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956.

3. S. Freud, *Les mots d'esprit et leur rapport avec l'inconscient*, Gallimard, 1930.

4. S. Freud, *Métapsychologie*, 1915, Gallimard, 1968.

5. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1916.

6. S. Freud, « Some elementary lessons in psycho-analysis », 1938, dans *Résultats, idées, problèmes* II, p. 295.

Livre des rêves. Il qualifie l'allocution de Lipps de « fortes paroles » dans son chapitre VII¹.

Pendant plusieurs années, les écrits de Lipps – précédant ceux de Freud de plus de quinze ans – inspirent les textes de Freud où ils sont cités : notamment dans les lettres qu'il écrit à Fliess l'été 1898², dans *Le livre des rêves* ou encore dans *Les mots d'esprit et leur rapport avec l'inconscient*³. Au début, le nom de Lipps est mentionné, puis ne l'est plus. Freud pourtant continue, comme dans sa *Métapsychologie*⁴, ou dans son *Introduction à la psychanalyse*⁵, à s'en tenir à l'argumentation de Lipps lors de cette fameuse conférence d'août 1896, mais il reprend ses propos à son propre compte et ne cite plus leur auteur.

Quarante ans d'oubli s'ensuivent. Et pourtant, au seuil de la mort, Freud fait retour sur son œuvre et semble davantage préoccupé de citer ses sources⁶. Il dit – effet de sa « cryptomnésie » – avoir pris chez les Grecs, les présocratiques et plus précisément chez Empédocle, le doublet « Éros-Thanatos » qui, à partir de 1920, réorganise sa conceptualisation autour de la pulsion de mort, invalidant en partie les théorisations précédentes. Il se souvient aussi de Lipps qui, souligne Freud, le premier a théorisé l'inconscient, avant que la psychanalyse – selon ses mots – ne « s'en empare ».

De nombreuses polémiques ont été soulevées concernant l'origine du concept et l'attribution de sa paternité, et si nous les mentionnons ici, elles ne constituent pas l'essentiel de notre propos.

C'est ainsi, par exemple, qu'en août 1938, un an avant la mort de Freud, son disciple Jones (Roudinesco, 1994, p. 472) dément publiquement l'idée selon laquelle elle reviendrait au maître français Charcot. Il affirme au XV^e congrès de Paris que « la découverte de l'inconscient fut préparée en terrain français mais fut faite ailleurs ».

De la même manière, le 30 septembre 1939, moins d'une semaine après la mort de Freud (Roudinesco, 1994, p. 437), c'est au célèbre psychologue Janet qu'il est fait référence comme père de l'inconscient. On peut lire en effet dans les *Nouvelles littéraires* datées de ce jour-là : « Peu avant la publication des premiers travaux de Freud, le grand psychologue Pierre Janet avait soutenu sa thèse célèbre "l'automatisme psychologique" ». Mais si Freud n'a en aucune façon découvert l'inconscient, continue le magazine, il a découvert un procédé entièrement nouveau pour l'explorer : la méthode associative. »

Pourtant, c'est d'un autre père que se réclame Freud lui-même et qui n'a pratiquement pas été pris en compte dans les nombreuses histoires de l'inconscient

1. S. Freud, *Die Traumdeutung* (*Interprétation des rêves*), 1900, PUF, 1967.

2. S. Freud, « Lettres à Fliess », dans *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956.

3. S. Freud, *Les mots d'esprit et leur rapport avec l'inconscient*, Gallimard, 1930.

4. S. Freud, *Métapsychologie*, 1915, Gallimard, 1968.

5. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1916.

6. S. Freud, « Some elementary lessons in psycho-analysis », 1938, dans *Résultats, idées, problèmes* II, p. 295.

existant à ce jour. Or, c'est ce point, précisément, qui a retenu toute notre attention. Car au-delà des spéculations sur l'histoire de l'inconscient freudien, il nous a semblé surprenant que soient presque systématiquement oubliés le nom de Lipps et l'importance de sa conceptualisation de l'inconscient alors même que Freud le désigne comme celui dont il s'est inspiré. En effet, dans une conférence tardive ⁷ rédigée en Angleterre en 1938, un an avant sa mort, c'est à *Theodor Lipps* qu'il fait référence pour évoquer l'inconscient.

Il ne s'agit pas ici de retracer l'histoire ou la biographie de ce psychologue et philosophe allemand, contemporain de Freud, de cinq ans son aîné, ni seulement de dégager l'importance des emprunts de Freud à l'œuvre lipséenne conceptualisée quinze ans avant la sienne. Dans cette perspective critique et polémique, d'autres se sont déjà avancés. Et pourtant... En lisant cette conférence de Munich d'août 1896, rédigée par Lipps, citée par Freud dans *Le livre des rêves*, on a souvent le sentiment de parcourir avant l'heure une partie de la métapsychologie freudienne. De même, lorsque Freud scande, tout au long de son œuvre, qu'il n'est plus possible de confondre « conscient et psychique », il est difficile de nier qu'il reprend à son compte et pratiquement mot à mot les propos mêmes de Lipps. De plus, lorsque Freud – peu de temps après la rédaction de l'« Esquisse » – se détache de toute conceptualisation neuronale de la psyché, et qu'il se met à affirmer la nécessité d'une autonomie conceptuelle de la psychanalyse, on se souvient que – de son propre aveu – il a été impressionné par « les fortes paroles » de Lipps. Enfin, lorsque Freud se fait lecteur de Lipps, notamment en 1898, et qu'il affirme à Fliess après sa lecture de Lipps, sur le ton de la découverte, « il pense comme moi » et non « je pense comme lui », on ne peut s'empêcher d'évoquer tour à tour cette crainte du plagiat, du vol de la pensée qui constituaient la hantise du père de la psychanalyse, ou une « fidèle-infidélité » : celle qui rend compte de la dette de tout créateur à l'égard de ses sources qu'il reprend et transmue dans une création singulière. Elle le rend, selon Derrida, doublement endetté : de la dette envers l'auteur auquel est fait l'emprunt, mais aussi de la seconde dette que constitue la nécessaire trahison de ces sources, qui fait éclater le socle même sur lequel se déploie la création nouvelle.

Ce que nous avons essayé de retracer, dans ce petit essai, c'est d'abord une recherche, celle que nous avons commencée il y a plus de deux ans, alors que Lipps n'était pour nous qu'un nom sans importance, cité par Freud dans les dernières pages de *Résultats, idées, problèmes*. Pourquoi a-t-il retenu notre attention ? Pourquoi avons-nous essayé de retrouver ses écrits ? Peut-être parce que Freud au seuil de la mort se rappelait le nom de Lipps ? Peut-être parce que nous avons pu nous procurer un de ses ouvrages, *Leitfaden der Psychologie* (Lipps, 1906) (manuel de psychologie) dans une bibliothèque des Pays-Bas, via Internet, et que le contenu – traduit avec l'aide de madame U. Djozikian du

7. S. Freud, « Some elementary lessons in psycho-analysis », 1938, dans *Résultats, idées, problèmes* II, p. 295.

existant à ce jour. Or, c'est ce point, précisément, qui a retenu toute notre attention. Car au-delà des spéculations sur l'histoire de l'inconscient freudien, il nous a semblé surprenant que soient presque systématiquement oubliés le nom de Lipps et l'importance de sa conceptualisation de l'inconscient alors même que Freud le désigne comme celui dont il s'est inspiré. En effet, dans une conférence tardive ⁷ rédigée en Angleterre en 1938, un an avant sa mort, c'est à *Theodor Lipps* qu'il fait référence pour évoquer l'inconscient.

Il ne s'agit pas ici de retracer l'histoire ou la biographie de ce psychologue et philosophe allemand, contemporain de Freud, de cinq ans son aîné, ni seulement de dégager l'importance des emprunts de Freud à l'œuvre lipséenne conceptualisée quinze ans avant la sienne. Dans cette perspective critique et polémique, d'autres se sont déjà avancés. Et pourtant... En lisant cette conférence de Munich d'août 1896, rédigée par Lipps, citée par Freud dans *Le livre des rêves*, on a souvent le sentiment de parcourir avant l'heure une partie de la métapsychologie freudienne. De même, lorsque Freud scande, tout au long de son œuvre, qu'il n'est plus possible de confondre « conscient et psychique », il est difficile de nier qu'il reprend à son compte et pratiquement mot à mot les propos mêmes de Lipps. De plus, lorsque Freud – peu de temps après la rédaction de l'« Esquisse » – se détache de toute conceptualisation neuronale de la psyché, et qu'il se met à affirmer la nécessité d'une autonomie conceptuelle de la psychanalyse, on se souvient que – de son propre aveu – il a été impressionné par « les fortes paroles » de Lipps. Enfin, lorsque Freud se fait lecteur de Lipps, notamment en 1898, et qu'il affirme à Fliess après sa lecture de Lipps, sur le ton de la découverte, « il pense comme moi » et non « je pense comme lui », on ne peut s'empêcher d'évoquer tour à tour cette crainte du plagiat, du vol de la pensée qui constituaient la hantise du père de la psychanalyse, ou une « fidèle-infidélité » : celle qui rend compte de la dette de tout créateur à l'égard de ses sources qu'il reprend et transmue dans une création singulière. Elle le rend, selon Derrida, doublement endetté : de la dette envers l'auteur auquel est fait l'emprunt, mais aussi de la seconde dette que constitue la nécessaire trahison de ces sources, qui fait éclater le socle même sur lequel se déploie la création nouvelle.

Ce que nous avons essayé de retracer, dans ce petit essai, c'est d'abord une recherche, celle que nous avons commencée il y a plus de deux ans, alors que Lipps n'était pour nous qu'un nom sans importance, cité par Freud dans les dernières pages de *Résultats, idées, problèmes*. Pourquoi a-t-il retenu notre attention ? Pourquoi avons-nous essayé de retrouver ses écrits ? Peut-être parce que Freud au seuil de la mort se rappelait le nom de Lipps ? Peut-être parce que nous avons pu nous procurer un de ses ouvrages, *Leitfaden der Psychologie* (Lipps, 1906) (manuel de psychologie) dans une bibliothèque des Pays-Bas, via Internet, et que le contenu – traduit avec l'aide de madame U. Djozikian du

7. S. Freud, « Some elementary lessons in psycho-analysis », 1938, dans *Résultats, idées, problèmes* II, p. 295.

Goethe-Institut de Bordeaux – nous est apparu comme relevant d'une théorisation très élaborée concernant l'inconscient, les sensations et représentations inconscientes, le passage de ces représentations à la conscience, la notion de représentations latentes... Nous avons également entrevu que l'empathie (*Einfühlung*), l'identification, l'idéal du moi, le refoulement étaient également présents dans la conceptualisation lipséenne avant leur apparition dans l'œuvre freudienne. Enfin, l'accès à la fameuse conférence d'août 1896 – par l'université de Beyrouth –, traduite en français par M. Weber (1996-1997), acheva de nous convaincre de l'importance de Th. Lipps, de sa pensée, de son œuvre, de ses prises de position, dans l'élaboration freudienne de l'inconscient, et constitua pour nous le début d'une aventure et d'une passion que nous espérons faire partager.

Au travers, ou au-delà même de Th. Lipps, ce qui nous a semblé passionnant, *c'est la manière dont se dessinent sous nos yeux l'écart, la ligne de brisure de deux discours*, un angle, une fissure, ou un espace sur lequel l'insistance tardive de Freud à désigner Lipps invite à s'arrêter.

Tout se passe comme si, dans *la lumière différentielle des concepts*, leurs ruptures, leur tension, leurs glissements, leurs homologies, se dessinait plus nettement encore qu'ailleurs un visage, celui de la psychanalyse. Ou, pour le dire autrement, ce que Th. Simonelli appela, dans un courrier qu'il nous adressa à la lecture de nos premières hypothèses, « la naissance du matérialisme freudien à partir de la critique idéaliste des limites de la conscience », nous y reviendrons.

Mais si Freud emprunte à Lipps un support théorique et scientifique qui sert de cadre à sa propre conceptualisation, *c'est pour y inscrire une démarche d'une tout autre nature*, opératoire, pragmatique ; non pas celle d'un philosophe ou d'un psychologue « scientifique », mais celle d'un clinicien soucieux de rendre compte d'un indicible de la rencontre que le symptôme dans sa fermeture même lui permet d'entrevoir. Freud se fait-il alors en son projet critique de Lipps, dans le mouvement même qui fonde la psychanalyse ?

C'est précisément cet argument clinique que Freud lui-même oppose à ses critiques. Il écrit, dans la conférence 18 de son *Introduction à la psychanalyse*⁸, « combien peu compétents sont ceux qui ne connaissent l'inconscient qu'à titre de notion, qui n'ont jamais pratiqué l'analyse, jamais interprété un rêve, jamais cherché les intentions d'un symptôme névrotique »...

Dans le cadre scientifique lipséen qui fonde l'inconscient se déploient les contenus freudiens : le Ça, le Moi, le Surmoi, Éros, Thanatos ; ils renvoient à l'œuvre freudienne non pas dans son inachèvement, mais plutôt à *son mode d'existence comme mouvement, comme projet*.

À ceux qui font appel, souvent de manière polémique, à la psychanalyse comme à un corpus conceptuel mal ajusté à son objet, et qui achoppent sur les incertitudes interprétées comme failles au niveau de sa cohérence scientifique,

8. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1916.

Goethe-Institut de Bordeaux – nous est apparu comme relevant d'une théorisation très élaborée concernant l'inconscient, les sensations et représentations inconscientes, le passage de ces représentations à la conscience, la notion de représentations latentes... Nous avons également entrevu que l'empathie (*Einfühlung*), l'identification, l'idéal du moi, le refoulement étaient également présents dans la conceptualisation lipséenne avant leur apparition dans l'œuvre freudienne. Enfin, l'accès à la fameuse conférence d'août 1896 – par l'université de Beyrouth –, traduite en français par M. Weber (1996-1997), acheva de nous convaincre de l'importance de Th. Lipps, de sa pensée, de son œuvre, de ses prises de position, dans l'élaboration freudienne de l'inconscient, et constitua pour nous le début d'une aventure et d'une passion que nous espérons faire partager.

Au travers, ou au-delà même de Th. Lipps, ce qui nous a semblé passionnant, *c'est la manière dont se dessinent sous nos yeux l'écart, la ligne de brisure de deux discours*, un angle, une fissure, ou un espace sur lequel l'insistance tardive de Freud à désigner Lipps invite à s'arrêter.

Tout se passe comme si, dans *la lumière différentielle des concepts*, leurs ruptures, leur tension, leurs glissements, leurs homologies, se dessinait plus nettement encore qu'ailleurs un visage, celui de la psychanalyse. Ou, pour le dire autrement, ce que Th. Simonelli appela, dans un courrier qu'il nous adressa à la lecture de nos premières hypothèses, « la naissance du matérialisme freudien à partir de la critique idéaliste des limites de la conscience », nous y reviendrons.

Mais si Freud emprunte à Lipps un support théorique et scientifique qui sert de cadre à sa propre conceptualisation, *c'est pour y inscrire une démarche d'une tout autre nature*, opératoire, pragmatique ; non pas celle d'un philosophe ou d'un psychologue « scientifique », mais celle d'un clinicien soucieux de rendre compte d'un indicible de la rencontre que le symptôme dans sa fermeture même lui permet d'entrevoir. Freud se fait-il alors en son projet critique de Lipps, dans le mouvement même qui fonde la psychanalyse ?

C'est précisément cet argument clinique que Freud lui-même oppose à ses critiques. Il écrit, dans la conférence 18 de son *Introduction à la psychanalyse*⁸, « combien peu compétents sont ceux qui ne connaissent l'inconscient qu'à titre de notion, qui n'ont jamais pratiqué l'analyse, jamais interprété un rêve, jamais cherché les intentions d'un symptôme névrotique »...

Dans le cadre scientifique lipséen qui fonde l'inconscient se déploient les contenus freudiens : le Ça, le Moi, le Surmoi, Éros, Thanatos ; ils renvoient à l'œuvre freudienne non pas dans son inachèvement, mais plutôt à *son mode d'existence comme mouvement, comme projet*.

À ceux qui font appel, souvent de manière polémique, à la psychanalyse comme à un corpus conceptuel mal ajusté à son objet, et qui achoppent sur les incertitudes interprétées comme failles au niveau de sa cohérence scientifique,

8. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1916.

la rencontre de Lipps et de Freud ramène à cet essentiel, trop souvent oublié, c'est-à-dire *au mouvement de l'analyse en œuvre dans une pensée*.

La conceptualisation freudienne de l'inconscient s'y dévoile comme « formalisation de l'expérience clinique », comme « élaboration réflexive du matériel » issues de la rencontre dans la cure, « à l'aide de modèles provenant de l'apport d'autres théories » (Fédida, 1979, p. 115).

C'est le moment le plus émouvant de ce retour à Freud ; comme le disait Pontalis, après Freud quelque chose a parlé qu'il ne sera plus possible de faire taire.

Ce faisant, on pourrait dire que, paradoxalement, dans le projet qui nous anime, *rendre à Lipps ce que Freud lui a largement emprunté, ce n'est pas si simplement porter le désaveu sur la paternité freudienne de l'inconscient* ou appeler à la rectification de ce moment de l'écriture freudienne de la psychanalyse. Il s'agit au contraire davantage, nous semble-t-il, de participer à rendre possible – au sein même de notre discipline, et comme clinicienne – une analyse critique des concepts qui la fondent, ou de saisir, par-delà l'histoire, la biographie, l'anecdote, ou la polémique, ce qui constitue encore aujourd'hui – délesté de la figure même de Freud – son héritage possible...

Trois questions tressent et dénouent l'histoire, les pratiques et la clinique de l'inconscient que la rencontre de Freud et de Lipps éclaire de manière singulière :

La première a trait à la genèse de l'inconscient, que nous faisons remonter aux années 1896-1898 ; de nombreuses histoires de l'inconscient ont déjà été écrites, nous n'y reviendrons pas. La nôtre commence et finit en ces moments où Freud se fait lecteur de Lipps et où se construit un inconscient « biface » dans lequel s'articulent le cadre scientifique lipséen et les contenus freudiens. « *Une fidèle infidélité* » (chap. I) traduit ce que ce rapport ambigu et riche de Freud à ses lectures nous apprend du fondateur de la *Métapsychologie*.

Dans « *Tu me demandes qui est Lipps* » (chap. II), nous retranscrivons un extrait de l'œuvre même de Lipps : la conférence qu'il fait sur l'inconscient au Congrès de Munich d'août 1896 où il reprend les idées forces contenues dans l'ouvrage dont Freud fait la lecture ce fameux été 1898. Ce texte, magnifiquement traduit par M. Weber, rend compte de l'appui freudien sur un socle lipséen déjà très structuré, théorisé quinze ans avant l'élaboration freudienne. Il met en contraste le projet de Freud et celui de Lipps d'une manière qui nous est apparue très éclairante pour mieux appréhender l'œuvre de Freud, et pour mieux comprendre les avatars et les effets de cet inconscient, tel qu'il nous parvient en héritage, autour de ce que nous appelons (chap. III) « *Figures de la transmission* ». Nous essayons d'en retracer les articulations au travers des lettres à Fliess (chap. IV) « *Du rêve au symptôme* ».

La seconde question a trait à l'hétérogénéité du concept d'inconscient qui fonde la psychanalyse : elle permet de mettre en perspective *le statut partiel, précaire et sans cesse remanié de la conceptualisation freudienne* qui suscite critiques et interrogations.

la rencontre de Lipps et de Freud ramène à cet essentiel, trop souvent oublié, c'est-à-dire *au mouvement de l'analyse en œuvre dans une pensée*.

La conceptualisation freudienne de l'inconscient s'y dévoile comme « formalisation de l'expérience clinique », comme « élaboration réflexive du matériel » issues de la rencontre dans la cure, « à l'aide de modèles provenant de l'apport d'autres théories » (Fédida, 1979, p. 115).

C'est le moment le plus émouvant de ce retour à Freud ; comme le disait Pontalis, après Freud quelque chose a parlé qu'il ne sera plus possible de faire taire.

Ce faisant, on pourrait dire que, paradoxalement, dans le projet qui nous anime, *rendre à Lipps ce que Freud lui a largement emprunté, ce n'est pas si simplement porter le désaveu sur la paternité freudienne de l'inconscient* ou appeler à la rectification de ce moment de l'écriture freudienne de la psychanalyse. Il s'agit au contraire davantage, nous semble-t-il, de participer à rendre possible – au sein même de notre discipline, et comme clinicienne – une analyse critique des concepts qui la fondent, ou de saisir, par-delà l'histoire, la biographie, l'anecdote, ou la polémique, ce qui constitue encore aujourd'hui – délesté de la figure même de Freud – son héritage possible...

Trois questions tressent et dénouent l'histoire, les pratiques et la clinique de l'inconscient que la rencontre de Freud et de Lipps éclaire de manière singulière :

La première a trait à la genèse de l'inconscient, que nous faisons remonter aux années 1896-1898 ; de nombreuses histoires de l'inconscient ont déjà été écrites, nous n'y reviendrons pas. La nôtre commence et finit en ces moments où Freud se fait lecteur de Lipps et où se construit un inconscient « biface » dans lequel s'articulent le cadre scientifique lipséen et les contenus freudiens. « *Une fidèle infidélité* » (chap. I) traduit ce que ce rapport ambigu et riche de Freud à ses lectures nous apprend du fondateur de la *Métapsychologie*.

Dans « *Tu me demandes qui est Lipps* » (chap. II), nous retranscrivons un extrait de l'œuvre même de Lipps : la conférence qu'il fait sur l'inconscient au Congrès de Munich d'août 1896 où il reprend les idées forces contenues dans l'ouvrage dont Freud fait la lecture ce fameux été 1898. Ce texte, magnifiquement traduit par M. Weber, rend compte de l'appui freudien sur un socle lipséen déjà très structuré, théorisé quinze ans avant l'élaboration freudienne. Il met en contraste le projet de Freud et celui de Lipps d'une manière qui nous est apparue très éclairante pour mieux appréhender l'œuvre de Freud, et pour mieux comprendre les avatars et les effets de cet inconscient, tel qu'il nous parvient en héritage, autour de ce que nous appelons (chap. III) « *Figures de la transmission* ». Nous essayons d'en retracer les articulations au travers des lettres à Fliess (chap. IV) « *Du rêve au symptôme* ».

La seconde question a trait à l'hétérogénéité du concept d'inconscient qui fonde la psychanalyse : elle permet de mettre en perspective *le statut partiel, précaire et sans cesse remanié de la conceptualisation freudienne* qui suscite critiques et interrogations.

Chacun est frappé, en effet, par le fait que les différents concepts de Freud pour décrire l'inconscient et ses effets dans la clinique ne s'articulent pas entre eux pour former un corpus homogène.

Comment passe-t-on en effet de la première topique (inconscient/préconscient/conscient) à la seconde (ça/moi/surmoi). Qu'en est-il de leur validité lorsque après 1920 Freud introduit la pulsion de mort (Éros/Thanatos) en affirmant que la distinction conscient/inconscient est devenue impropre en regard de ses nouveaux concepts.

On peut reconnaître à cette hétérogénéité conceptuelle plusieurs origines que la rencontre de Lipps et de Freud interroge.

Nous avons essayé de montrer, dans « *Avenir... ou déclin d'une illusion* » (chap. v), que l'évolutivité de l'élaboration freudienne peut trouver sens si elle est mise en perspective avec ce que Nietzsche décrit comme le déclin de l'objet scientifique qui, de par les choix opérés dès sa genèse, et les questions qu'il tente d'évacuer, se trouve pris dans l'inévitable mouvement de la finitude qui le ronge de l'intérieur, figure du destin tragique et grimaçant des productions conceptuelles humaines. Il en décrit les différentes étapes dans *La naissance de la tragédie*, depuis l'illusion positiviste du commencement jusqu'au pessimisme du déclin, avec, entre les deux, l'inévitable recours aux mythes dans un cycle de désillusions auquel Freud n'a semble-t-il pas échappé.

Mais, alors que chez Lipps l'interrogation sur l'inconscient prend les formes du discours expérimental, avec semble-t-il l'objectif d'évacuer toute considération transcendantale ou mystique, chez Freud, elle prend la forme pourrait-on dire d'« un positivisme désenchanté ».

Il suffit pour s'en convaincre de remarquer comment, à partir de l'épigraphie du livre des rêves tirée de *L'Énéide* « *Flectere si nequeo superos acheronta movebo* » (chap. 6), Freud a puisé dans l'enfer de Virgile la modélisation de son inconscient, réintégrant dans le cadre lipséen l'enfer ou du moins les ombres de l'âme humaine que la science avait pour projet d'évacuer, défiant le projet positiviste dans sa structure même. Freud semble emprunter au Faust de Goethe – dont il était un fervent admirateur – l'idée même que seul le désir et ses avatars – fussent-ils diaboliques – peuvent affranchir l'homme des illusions de la science et lui permettre de dépasser les limites de ce monde où la réalité brise les ailes de l'absolu qui le porte. Ailleurs il est conduit à trouver dans la Grèce antique « *Certains parallèles imprévus* » (chap. 7), prêt à élaborer une « méta-philosophie » dont on apprend dans les lettres à Fliess qu'il en nourrissait le rêve tout autant que celui de coller à une démarche scientifique dans laquelle il persistait cependant à vouloir s'inscrire.

À l'hétérogénéité si l'on peut dire positiviste et structurelle s'ajouteraient encore celle du projet freudien lui-même pluriel dès sa genèse ainsi que celle liée aux conditions historiques de son émergence.

Nous dirons que l'inconscient lipséo-freudien, c'est-à-dire associant – comme nous essaierons de le montrer – le cadre scientifique lipséen, statue de

Chacun est frappé, en effet, par le fait que les différents concepts de Freud pour décrire l'inconscient et ses effets dans la clinique ne s'articulent pas entre eux pour former un corpus homogène.

Comment passe-t-on en effet de la première topique (inconscient/préconscient/conscient) à la seconde (ça/moi/surmoi). Qu'en est-il de leur validité lorsque après 1920 Freud introduit la pulsion de mort (Éros/Thanatos) en affirmant que la distinction conscient/inconscient est devenue impropre en regard de ses nouveaux concepts.

On peut reconnaître à cette hétérogénéité conceptuelle plusieurs origines que la rencontre de Lipps et de Freud interroge.

Nous avons essayé de montrer, dans « *Avenir... ou déclin d'une illusion* » (chap. v), que l'évolutivité de l'élaboration freudienne peut trouver sens si elle est mise en perspective avec ce que Nietzsche décrit comme le déclin de l'objet scientifique qui, de par les choix opérés dès sa genèse, et les questions qu'il tente d'évacuer, se trouve pris dans l'inévitable mouvement de la finitude qui le ronge de l'intérieur, figure du destin tragique et grimaçant des productions conceptuelles humaines. Il en décrit les différentes étapes dans *La naissance de la tragédie*, depuis l'illusion positiviste du commencement jusqu'au pessimisme du déclin, avec, entre les deux, l'inévitable recours aux mythes dans un cycle de désillusions auquel Freud n'a semble-t-il pas échappé.

Mais, alors que chez Lipps l'interrogation sur l'inconscient prend les formes du discours expérimental, avec semble-t-il l'objectif d'évacuer toute considération transcendantale ou mystique, chez Freud, elle prend la forme pourrait-on dire d'« un positivisme désenchanté ».

Il suffit pour s'en convaincre de remarquer comment, à partir de l'épigraphie du livre des rêves tirée de *L'Énéide* « *Flectere si nequeo superos acheronta movebo* » (chap. 6), Freud a puisé dans l'enfer de Virgile la modélisation de son inconscient, réintégrant dans le cadre lipséen l'enfer ou du moins les ombres de l'âme humaine que la science avait pour projet d'évacuer, défiant le projet positiviste dans sa structure même. Freud semble emprunter au Faust de Goethe – dont il était un fervent admirateur – l'idée même que seul le désir et ses avatars – fussent-ils diaboliques – peuvent affranchir l'homme des illusions de la science et lui permettre de dépasser les limites de ce monde où la réalité brise les ailes de l'absolu qui le porte. Ailleurs il est conduit à trouver dans la Grèce antique « *Certains parallèles imprévus* » (chap. 7), prêt à élaborer une « méta-philosophie » dont on apprend dans les lettres à Fliess qu'il en nourrissait le rêve tout autant que celui de coller à une démarche scientifique dans laquelle il persistait cependant à vouloir s'inscrire.

À l'hétérogénéité si l'on peut dire positiviste et structurelle s'ajouteraient encore celle du projet freudien lui-même pluriel dès sa genèse ainsi que celle liée aux conditions historiques de son émergence.

Nous dirons que l'inconscient lipséo-freudien, c'est-à-dire associant – comme nous essaierons de le montrer – le cadre scientifique lipséen, statue de

bois creuse, et les contenus freudiens logés en son sein, a fonctionné comme « *un cheval de Troie du positivisme* » (chap. 8) infiltrant ou questionnant les champs scientifique, sociétal, moral, philosophique, religieux, d'une manière indirecte ou latérale, déconstruisant sur son passage les catégories de la réalité établies jusque-là. Outil ambigu et subversif au service d'une nouvelle science, la psychanalyse aux contours incertains, il apparaît comme « *un instrument critique de la modernité* » (chap. 9) dont il est pourtant le produit.

Mais peut-on dire que si la psychanalyse reprend à son compte les interrogations sur la conscience, ou la place de l'altérité dans la construction du sujet, et fait pivoter les angles usuellement philosophique et ou psychologique où ces questions se posaient, elle en constitue à proprement parler une résolution ou un dépassement ?

Au-delà de la théorie et des pratiques, Lipps et Freud ne questionnent-ils pas, chacun à leur manière, le rapport ineffable de l'homme à lui-même, à son intériorité, qui se clôt invariablement sur une aporie ? Revisiter la position particulière de la psychanalyse qui questionne un impossible objet, l'homme, qu'elle tente d'objectiver en même temps qu'il lui échappe dans un glissement ou dans un mouvement où il se subjective, c'est entrevoir le processus qui l'origine et qui seul nous est transmis en héritage. « *Wo es war, soll ich werden* », écrit Freud : la langue allemande a-t-elle permis entre le « *Es* » de l'avant et le « *Ich* » de la subjectivation d'entrevoir cet écart où le sujet se fonde ?

La troisième question concerne les pratiques, c'est sur elles que nous concluons la nôtre en témoignage (chap. 10), dans la rencontre singulière où l'hypothèse de l'inconscient ouvre une perspective toujours féconde, dans les pratiques hospitalières et du réseau, où la question de l'inconscient confronte à sa difficile transposition dans le fonctionnement des groupes, des institutions et assigne celui qui s'y réfère à une position de « *résistance* » difficile à assumer et, pourtant, seule perspective pour y maintenir la psychanalyse comme pratique vivante, contre la montée de ce que Legendre appelle (chap. 11) « *La nouvelle barbarie* ».

L'inconscient lipséo-freudien, résultat ou fruit de l'élaboration scientifique de notre temps et instrument de sa déconstruction, dans le retour à l'insondable de l'âme humaine qu'il refuse d'évacuer, *pose une question essentielle à notre modernité* : celle de la position nécessairement critique où nous sommes assignés, critique participante sans laquelle nos institutions ne sont plus dispensatrices de sens.

Mais alors, différemment de la pensée grecque, et affranchie de la figure de Socrate, ce n'est pas à la ciguë que nous convie l'inconscient, mais à un retour incessant sur les paradoxes de notre modernité, dans une position réflexive et précaire dont il montre qu'elle est à la fois aliénation et liberté, ou plutôt métaphore de notre seule liberté possible, en un point d'inservitude réfléchie, d'indocilité assumée ?

bois creuse, et les contenus freudiens logés en son sein, a fonctionné comme « *un cheval de Troie du positivisme* » (chap. 8) infiltrant ou questionnant les champs scientifique, sociétal, moral, philosophique, religieux, d'une manière indirecte ou latérale, déconstruisant sur son passage les catégories de la réalité établies jusque-là. Outil ambigu et subversif au service d'une nouvelle science, la psychanalyse aux contours incertains, il apparaît comme « *un instrument critique de la modernité* » (chap. 9) dont il est pourtant le produit.

Mais peut-on dire que si la psychanalyse reprend à son compte les interrogations sur la conscience, ou la place de l'altérité dans la construction du sujet, et fait pivoter les angles usuellement philosophique et ou psychologique où ces questions se posaient, elle en constitue à proprement parler une résolution ou un dépassement ?

Au-delà de la théorie et des pratiques, Lipps et Freud ne questionnent-ils pas, chacun à leur manière, le rapport ineffable de l'homme à lui-même, à son intériorité, qui se clôt invariablement sur une aporie ? Revisiter la position particulière de la psychanalyse qui questionne un impossible objet, l'homme, qu'elle tente d'objectiver en même temps qu'il lui échappe dans un glissement ou dans un mouvement où il se subjective, c'est entrevoir le processus qui l'origine et qui seul nous est transmis en héritage. « *Wo es war, soll ich werden* », écrit Freud : la langue allemande a-t-elle permis entre le « *Es* » de l'avant et le « *Ich* » de la subjectivation d'entrevoir cet écart où le sujet se fonde ?

La troisième question concerne les pratiques, c'est sur elles que nous concluons la nôtre en témoignage (chap. 10), dans la rencontre singulière où l'hypothèse de l'inconscient ouvre une perspective toujours féconde, dans les pratiques hospitalières et du réseau, où la question de l'inconscient confronte à sa difficile transposition dans le fonctionnement des groupes, des institutions et assigne celui qui s'y réfère à une position de « *résistance* » difficile à assumer et, pourtant, seule perspective pour y maintenir la psychanalyse comme pratique vivante, contre la montée de ce que Legendre appelle (chap. 11) « *La nouvelle barbarie* ».

L'inconscient lipséo-freudien, résultat ou fruit de l'élaboration scientifique de notre temps et instrument de sa déconstruction, dans le retour à l'insondable de l'âme humaine qu'il refuse d'évacuer, *pose une question essentielle à notre modernité* : celle de la position nécessairement critique où nous sommes assignés, critique participante sans laquelle nos institutions ne sont plus dispensatrices de sens.

Mais alors, différemment de la pensée grecque, et affranchie de la figure de Socrate, ce n'est pas à la ciguë que nous convie l'inconscient, mais à un retour incessant sur les paradoxes de notre modernité, dans une position réflexive et précaire dont il montre qu'elle est à la fois aliénation et liberté, ou plutôt métaphore de notre seule liberté possible, en un point d'inservitude réfléchie, d'indocilité assumée ?

Freud, lecteur de Lipps...

*« Il importe d'ailleurs peu de savoir à qui appartient la découverte,
car une découverte est toujours faite plusieurs fois [...] et le succès n'est pas toujours attaché au mérite. »*

S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1916.

Freud, lecteur de Lipps...

*« Il importe d'ailleurs peu de savoir à qui appartient la découverte,
car une découverte est toujours faite plusieurs fois [...] et le succès n'est pas toujours attaché au mérite. »*

S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, 1916.

